Fenêtres et Jalousies

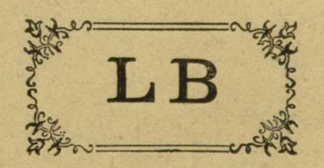
OPÉRETTE EN UN ACTE

DE

A. DE JALLAIS ET J. MANZONI

MUSIQUE

DE E. GHILAIN



PARIS

LE BAILLY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, Rue Cardinale, et Rue de l'Abbaye, 2 bis,

(FAUBOURG-SAINT-GERMAIN)

A. DE JALLAIS ET J. MANZONI — FENÊTRES ET JALOUSIES

Fenêtres et Jalousies

OPÉRETTE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois à Paris,
à L'ELDORADO.

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

LA PARTITION PIANO ET CHANT

DE

FENÊTRES ET JALOUSIES

Prix net : 5 francs.

MM. les directeurs de Théâtres et Concerts devront s'adresser chez le même éditeur pour la partition et les parties séparées d'orchestre.

Fenêtres et Jalousies

OPÉRETTE EN UN ACTE

DE

A. DE JALLAIS ET J. MANZONI

MUSIQUE

DE E. GHILAIN



PARIS

LE BAILLY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, Rue Cardinale, et Rue de l'Abbaye, 2 bis,

(FAUBOURG-SAINT-GERMAIN)

PERSONNAGES

JOSUÉ.....................	MM.	GAILLARD.
FERNAND.....................		HURBAIN.
FLORESTINE.....................	Mme	CANON.
LÉONIE.....................	Mlle	A. D'ESTRÉES.

FENÊTRES ET JALOUSIES

Une chambre de grisette proprement meublée; au fond, une porte. — A droite et à gauche, 2e plan, une fenêtre donnant sur les toits. — Porte à gauche. — A droite, une table de repasseuse avec accessoires. — A gauche, 1er plan, une petite table, avec tout ce qu'il faut pour écrire. — Chaises. — A gauche, un fourneau avec fers à repasser.

SCÈNE PREMIÈRE

JOSUÉ, FERNAND.

JOSUÉ, à la fenêtre de gauche. Musique de scène.

La fenêtre est entrebaillée... ça veut dire que ma charmante voisine me permet de venir lui rendre visite.

FERNAND, à la fenêtre de droite.

La croisée de Florestine, ma jolie voisine, n'est pas fermée, cela veut dire que je suis attendu.

JOSUÉ, l'apercevant.

Une tête d'homme, c'est étrange !

FERNAND, de même.

Un masculin, c'est singulier !

JOSUÉ, riant.

Ah ! quelle bonne tête !

FERNAND, de même.

Quel drôle de pif!... Si je criais au voleur, il se sauverait peut-être!... (Criant.) Au voleur!...

JOSUÉ.

Taisez-vous donc! Je ne suis pas un voleur, je suis le voisin de gauche de mademoiselle Florestine.

FERNAND.

Comme ça se trouve! Je suis son voisin de droite, escalier R.

JOSUÉ.

Et moi, escalier... la lettre avant!

FERNAND.

La lettre avant?... (Riant.) Ah! très bien! Monsieur, est-ce que vous êtes à votre aise?

JOSUÉ.

Non, je n'ai pas le sou!

FERNAND.

Moi, je vous avoue que je suis très gêné sur le rebord de cette fenêtre. Si j'osais vous prier de prendre la peine d'entrer?

JOSUÉ.

Je répondrais... entrons... ça entre assez dans mes vues... sautez le premier!

(Ils sautent dans la chambre. La musique cesse.)

FERNAND, en charge.

Vous, qui de l'hospitalité
Violez si dignement les lois...

Pourriez-vous me dire, monsieur, ce que vous faisiez sur cette fenêtre?

JOSUÉ.

C'est positivement la question que j'allais avoir l'honneur de vous adresser.

FERNAND.

Mon Dieu! j'y venais probablement pour le même motif que vous.

JOSUÉ.

Je suis fou de mademoiselle Florestine, je ne ferme pas l'œil de la nuit... excepté pour dormir... et je viens ici pour lui montrer ma langue.

FERNAND.

Vilain spectacle, monsieur.

JOSUÉ.

Je lui montre ma langue à l'œil... c'est-à-dire pour rien Homme des toits, sachez que je m'occupe de belles-lettres... Je suis peintre de lettres... un état élevé.

FERNAND.

En effet... très élevé, puisqu'on l'exerce en haut d'une échelle. Mais, comment connaissez-vous mademoiselle Florestine, la plus jolie blanchisseuse de fin du quartier?

JOSUÉ.

Il y a un mois, avant mon départ pour Longjumeau... (Je peux bien vous dire ça à vous que je vois pour la première fois.) Je lui montrais à confectionner de jolis bâtons ; je suis son professeur de bâton. (Il montre un cahier qu'il prend sur la table.) Autrement dire : d'écriture!

(Il repose son cahier.)

FERNAND.

Il y a un mois que vous ne l'avez vue?... Eh bien, mon cher, apprenez donc que, depuis, elle a fait de grands progrès avec votre serviteur. (Il passe à la table et prend un cahier.) Il y a trente jours que je lui apprends à griffonner des A, des A énormes, avec une grosse panse.

(Il repose le cahier.)

JOSUÉ.

Oh! je suis supplanté! Oh! oh! oh!

FERNAND, *chantant.*

Qu'il était beau
Le postillon de Longumeau!

JOSUÉ.

Vous êtes gai, Monsieur Panse d'A.

FERNAND.

Très gai, même, Monsieur Gros-Bâton!... Est-ce qu'il y a longtemps que la fenêtre de mademoiselle Florestine vous est ouverte?

JOSUÉ.

Six semaines, sur lesquelles il faut supprimer un mois que j'ai passé à illustrer la façade d'une pharmacie de Longjumeau.

FERNAND.

Rien que la façade?

JOSUÉ.

Pourquoi cette question?

FERNAND.

Dam!... chez un pharmacien... on aurait peut-être pu vous faire barbouiller autre chose que le devant.

JOSUÉ.

Ne m'échauffez pas les oreilles, ou je retourne chez ce pharmacien chercher des armes.

FERNAND.

Chez l'apothicaire? Des armes?...

JOSUÉ.

Non, Monsieur. Je lui fais confectionner deux boulettes : l'une, empoisonnée, pour vous, et l'autre à la vanille pour moi!

FERNAND.

Vous êtes fou!... Voyons, faisons plutôt connaissance. Comment vous appelez-vous?

JOSUÉ.

Je m'appelle Josué.

FERNAND.

Josué ?... Celui qui...

JOSUÉ.

Non! vous n'y êtes pas !... Ne pas confondre avec le fameux gendarme de l'antiquité... Je n'ai jamais arrêté le soleil!... Comme je vous l'ai renarré, je suis peintre; et vous?

quelle référence !!

FERNAND.

Je suis étudiant en droit... oui, je fais mon droit de travers, et... depuis trente jours je loge fenêtre à fenêtre près de notre gentille voisine. Un matin qu'elle arrosait ses fleurs, je lui proposai ma compagnie. D'abord elle me ferma la fenêtre sur l'aquilin, puis elle se ravisa et m'accepta à titre de maître d'écriture et je lui ai fait faire des progrès.

JOSUÉ.

De quelle façon, Monsieur Panse d'A ?

FERNAND.

Il ne s'agit que d'écriture, Monsieur Gros-Bâton. Ah! au lieu d'être une pauvre ouvrière, si c'était une jeune fille du monde... combien de demandes en mariage pleuvraient sur sa famille !... Mais, elle n'a pas de famille!

JOSUÉ, attendri.

Moi, non plus, je n'ai pas de famille. J'ignore ma souche. Moi aussi, j'exerce les fonctions d'orphelin... je suis Josué, tout court. Josué tout pané, tout débiné, tout ratatiné, rien dans les mains, rien dans les poches, rien sur l'extrait de naissance.

FERNAND.

Vraiment ?

JOSUÉ.

CHANT.

Oui, ma naissance est un mystère,
Un arcane, un mythe à chercher,
Je n'ai pas gros comm'ça de père,

C'est gênant quand j'veux m'épancher.
Quand j'y pens' ça m'met en colère!
Entre nous, c'est fort embêtant :
Ça m'surprend peu d'n'avoir pas d'père
Quand j'vois qu' des enfants en ont tant. } *bis.*
Je puis bien n'avoir pas d'père
Quand j'vois qu' des enfants en ont tant.

FERNAND.

Ah! que je vous plains!

JOSUÉ.

Vous êtes bon, vous!... (Il veut l'embrasser.)

FERNAND, le repoussant.

Oui, je suis bon, mais ma bonté ne va pas si loin que ça!

JOSUÉ.

Hélas! si j'avais un nom de famille pour reposer ma tête... fût-ce même celui de Panuchon ou de Ratatouillet, je dirais à Florestine : Soyez madame Ratatouillet!

FERNAND.

Elle, votre femme? Vous, le mari de cet ange?

JOSUÉ.

Moi, la femme de cet ange... non! Elle, le mari de cet ange... non! Je m'y perds!... (Il passe.) Ce que c'est que l'émotion!... Mais si jamais mon noble père se déclare...

FERNAND.

Vous connaissez donc votre père?

JOSUÉ.

Pas tout à fait... mais ça va venir, car les camarades d'atelier viennent de m'apprendre... (Je peux bien vous dire ça à vous que je vois pour la première fois.) Ils viennent de m'apprendre qu'un superbe monsieur, en grand équipage,

était venu me demander chez mon patron tandis que j'étais à Longjumeau. Il a laissé son adresse, lisez!

(Il lui montre une grande enveloppe, dans laquelle il y a une petite carte.)

FERNAND, lisant.

Se présenter : Hôtel des Quatre-Vents, quai des Morfondus, demander M. de Panoufki.

JOSUÉ.

Ça ne peut être qu'un père qui s'appelle Panoufki. J'ai sans doute dans mes veines du noble sang des Panoufki!...

FERNAND.

Vous êtes peut-être allié aux calorifères Schouberski!...

JOSUÉ.

Mon cœur brûle de joie!... Ah! c'est que pour éteindre les dettes d'un Schouberski, il faudrait un rude pompier! (Voyant Fernand mettre la carte dans sa poche et la lui reprenant.) Ah! mes papiers de famille!

FERNAND.

J'entends notre voisine qui monte l'escalier, Rangeons-nous chacun devant notre fenêtre respective.

SCÈNE II

Les Mêmes, FLORESTINE.

(Elle entre avec un panier de linge qu'elle dépose sur la table.)

CHANT :

I

Moi, je suis la repasseuse
Roucoulant soir et matin,
Toujours folâtre et rieuse,
Mon code est un gai refrain.
Si quelque amant peu timide,

Prenant un faux air candide,
Me dit : peut-on vous embrasser ?
Je lui réponds de repasser.
Repassez ! repassez demain !
Repassez toujours, c'est là mon refrain ! } *bis.*

II

On dit que je suis gentille
Et que j'ai des amoureux,
Que mon œil noir qui pétille,
A fait bien des malheureux.
Je dis au pauvre qui pleure :
Venez vite en ma demeure...
Et là, sans craint' de me lasser,
Chaque jour on peut repasser
Pour avoir du pain, soir et matin,
Repassez toujours, c'est là mon refrain ! } *bis.*

JOSUÉ, à part.

Chipons-lui son premier regard ! (Haut.) Bonjour, ô la plus chatoyante de toutes les voisines !

FLORESTINE, indifférente.

Tiens ! c'est vous, mon voisin ?

FERNAND.

Ainsi que moi, Mademoiselle !

FLORESTINE, avec joie.

Monsieur Fernand, aussi !...

JOSUÉ.

Ah ! Monsieur Panse d'A, s'appelle Fernand !... C'est bon à l'Opéra, dans *la Favorite !* (Il chante.) « Oh ! mon Fernand ! » (Parlé.) J'aime mieux Josué ! (Voyant Fernand se pencher vers Florestine.) Eh ! dites donc ! je suis là !...

FLORESTINE.

Comment se fait-il que je vous trouve ici, tous les deux ?

FERNAND.

Les deux fenêtres étaient ouvertes.

FLORESTINE, à la table.

Afin que le charbon de mon réchaud s'allumât plus vite... D'ailleurs, j'ignorais le retour de M. Josué.

JOSUÉ.

J'ai quitté Longjumeau ce matin.

FLORESTINE.

Eh bien ! comment va-t-il ?

JOSUÉ.

Qui ça ?

FLORESTINE.

Le postillon de Lonjumeau.

JOSUÉ.

Oh ! Oh ! Oh !...

FERNAND, passant à la table.

Monsieur Josué n'a visité que les apothicaires.

JOSUÉ.

Pourquoi dites-vous ça ?... C'était un clys... un mystère !...

FERNAND.

Hier, je vous avais promis un nouveau modèle de calligraphie... je le place là dans votre cahier... Vous ne le regardez pas ?

FLORESTINE.

Nous verrons ça plus tard ; pour le moment il faut que je m'occupe de mes travaux de repassage. Qu'est-ce qui vient m'aider ?

JOSUÉ ET FERNAND.

Moi !... Moi !...

(Ils se heurtent.)

JOSUÉ, à Fernand.

J'ai parlé avant vous.

FLORESTINE.

Je ne ferai pas de jaloux... monsieur Josué va souffler le feu du réchaud et monsieur Fernand m'apportera mes fers!

JOSUÉ.

Je préfèrerais être condamné aux fers à perpétuité.

FERNAND.

Permettez-moi de vous flanquer ce soufflet !

JOSUÉ.

Un soufflet!... à moi !... (Le prenant.) C'est juste ! le soufflet est reçu !

FLORESTINE.

A la besogne ! En avant, marche!

JOSUÉ, soufflant.

Et quand saint Éloi forgeait
Son fils Oculi soufflait.

FLORESTINE.

Un fer, s'il vous plait?

FERNAND.

Voilà ! (Il le lui donne.) (Bas.) Est-ce que vous n'allez pas envoyer promener cet imbécile?

FLORESTINE, de même.

Pourquoi ? n'est-il pas mon voisin, comme vous ?

FERNAND, de même.

Mais il m'empêche de vous dire que je vous aime, que je vous adore, que je suis fou de vous. Il m'empêche de...

(Il veut l'embrasser.)

FLORESTINE.

Il n'a pas trop l'air de vous gêner cependant.

JOSUÉ.

Hé ! dites donc ! je suis là, moi !

FERNAND.

Vous ne soufflez pas ! Soufflez, mon bon !

JOSUÉ.

Quoi ! il faut... tandis que lui...

FLORESTINE.

Soufflez !... soufflez !...

JOSUÉ.

Dites le mot, Mademoiselle, vous le préférez ! — Je vais me gonfler avec cet instrument à vent, à l'instar de la grenouille dans son duel avec un vieux bœuf Liébig.

FLORESTINE.

Arrêtez !...

JOSUÉ.

Je me pousse du vent, je veux dégoter les gonfleurs d'aérostats et je ne me raterai pas.

FERNAND.

Moi, je me charge de l'enlèvement du ballon !

JOSUÉ.

Lâchez tout ! (Fernand lui donne un coup de pied.) Vous avez cassé la ficelle !

FLORESTINE, au milieu.

Voyons, Messieurs, je n'ai de préférence pour personne... Je ne veux pas que vous croyiez à de la coquetterie. Si je vous reçois, c'est pour me distraire. Je ne connais personne, je suis toute seule sur la terre.

JOSUÉ.

Comme moi, je vis seul avec un serin qui m'appelle mon oncle.

FLORESTINE.

Ma pauvre mère est morte en me mettant au monde.

JOSUÉ.

Moi, on m'avait dit que c'était papa qui était mort en me mettant au... mais il paraît qu'on s'était blousé !...

FLORESTINE.

Je m'ennuyais de ne pas savoir écrire. Dam !... Quand on est blanchisseuse de fin et qu'on est obligée d'avouer son ignorance à toutes ses pratiques, c'est bien désagréable. Je voyais, d'ici, monsieur Josué peindre de grandes lettres... j'acceptai un jour les propositions qu'il me fit de me montrer à écrire. En tout bien tout honneur. Tout à coup, v'lan !... Monsieur part pour Longjumeau... Comme je ne voulais pas oublier le peu que j'avais appris...

JOSUÉ.

Je crois bien, des bâtons superbes... Vos cahiers ressemblaient à des cotrets ou plutôt à une vraie boutique de cannes à dix-huit sous.

FLORESTINE.

Puisqu'il n'y avait pas de mal à recevoir mon voisin de gauche, il ne pouvait y en avoir à accueillir mon voisin de droite... et voilà comment il se fait que j'ai deux maîtres d'écriture ; grâce à ce système...

CHANT :

Je ferai, je le jure,
Des progrès surprenants :
Car j'ai pour l'écriture
Deux professeurs charmants.
Si mes A, je le pense,
Vivent dans mes leçons
En bonne intelligence
Avec mes gros bâtons !

(Reprise.)

(Elle leur tend la main, quand Josué va pour la lui embrasser, elle la retire.)

Sur ce, je m'aperçois que vous me faites perdre mon temps à babiller. Je vous mets tous les deux à la porte, ou plutôt à la fenêtre.

ENSEMBLE.

Déjà ?...

JOSUÉ.

Laissez-moi vous regarder taper votre ouvrage ! Je voudrais être petite manche, pour être tuyauté par vous.

(Il s'approche de la table.)

FLORESTINE, le brûlant.

Gare ! ça brûle !...

JOSUÉ.

Aïe !...

FERNAND, bas.

Florestine, ma bonne petite Florestine, je voudrais bien vous parler.

FLORESTINE.

Eh bien, parlez !

FERNAND.

A vous toute seule.

JOSUÉ.

Hé ! dites donc ! Je suis là !...

FLORESTINE.

On verra ! Décidément, vous êtes deux mauvais ouvriers. En route, mauvaise troupe !

FERNAND, à part.

Elle m'éloigne, pour le renvoyer, je reviendrai.

JOSUÉ, de même.

Elle me renvoie, pour l'éloigner, on reparaîtra.

ENSEMBLE :

Partons chacun pour notre logement,
Nous reviendrons dans un autre moment ;
On ne peut pas flanquer les gens, vraiment,
A la porte, plus poliment.

FLORESTINE.

Partez chacun pour votre logement,
Vous reviendrez dans un autre moment ;

Je ne puis pas les renvoyer, vraiment,
De mes salons, plus poliment.

(En sortant, Josué envoie un baiser à Florestine ; au même instant, il reçoit une boule de terre que Fernand lui jette.)

SCÈNE III

FLORESTINE, seule.

Enfin ils sont partis !... Voyez comme ce Josué abîme mon zinc, avec ses gros vilains pieds d'éléphant. (Elle ferme la fenêtre.) Ce n'est pas comme monsieur Fernand. (Elle ferme l'autre.) Ah ! chassons ces idées... et pour ne plus penser à monsieur Fernand, faisons mon devoir quotidien... d'autant plus que je ne suis pas fâchée de voir le modèle qu'il a caché là tout à l'heure. Voyons ! (Elle lit.) « Amour ! » Ah ! c'est drôle l'effet que produit ce mot-là ! (Elle lit.) « Aimer ! Adorer ! Je t'aime Florestine ! » —Tiens ! est-ce que le jour baisse ? Ma vue se trouble ! Oh ! c'est que je l'aime aussi, moi !... (Se levant.) Non ! Je ne dois pas, je ne veux pas l'aimer !... méchant papier ! je vais te mettre en mille morceaux. (Le pliant.) Plus tard, et pour ne plus le voir, je vais le brûler ! (Le mettant dans son corsage.) Là, du moins, je ne le verrai plus !... Maintenant, pour n'y pas penser... je vais faire des bâtons, des gros pieus, d'énormes poutres, ça me fera penser à monsieur Josué. (Elle prend une plume, mais ne peut pas écrire.) C'est drôle, je ne suis pas en train, ça ne ne va pas du tout.

(Elle s'efforce d'écrire.)

CHANT :

Je ne veux pas tracer des A,
Mais ma main se montre rebelle,
A mon secours en vain j'appelle
Mes gros bâtons... et malgré ça,
Ma pauvre plume reste là.
Je ne peux que former des A.
Ecrivez donc, chère boudeuse,
C'est vraiment fort vilain cela.
Tracez donc des bâtons, oui-dà !
Ou je vous brise, paresseuse.
Mais malgré moi je fais des A.
Mon dieu ! (*bis*) pourquoi donc ça ?

Et je pense, en formant des A,
Au professeur qui les traça !

Oh ! si je pouvais écrire : Je t'aime !... (Elle prend le modèle et écrit.) Mais oui, ça y ressemble !... Moi aussi, je puis écrire : Je t'aime !!! Je t'aime, quel joli mot ! (On frappe.) Quelqu'un !... (Elle cache le modèle dans son corsage.) Entrez ! Entrez !...

(Elle va ouvrir.)

SCÈNE IV

FLORESTINE, LÉONIE.

LÉONIE, entrant.

Bonjour, Florestine !

FLORESTINE.

Madame de Marsac, une de mes meilleures pratiques. (Lui donnant la chaise qui est près de l'établi.) Quoi !... Vous ici ? Chez moi ?

LÉONIE.

Qu'y a-t-il de si extraordinaire ? Ne m'as-tu pas parlé l'autre jour d'une certaine dentelle magnifique qu'une de tes clientes désirait vendre ?

FLORESTINE.

En effet, Madame, c'est une dentelle en point d'Alençon qui produirait un magnifique effet sur une robe de mariée.

LÉONIE.

Eh ! mon Dieu ! C'est tout bonnement pour cela que je veux l'acheter.

FLORESTINE.

Vous vous mariez ?

LÉONIE.

Je me remarie, car, je l'ai déjà été une fois. M. de Marsac avait 60 ans, 60 mille livres de rentes. Il mourut 60 jours après notre mariage. (Froidement.) Je le regretterai toujours !

FLORESTINE, à part.

Ca se voit ! Ce qui ne l'empêche pas de lui donner bien vite un successeur.

LÉONIE.

Que dis-tu ?

FLORESTINE.

Rien ! Je demandais s'il était vieux aussi votre futur ?

LÉONIE.

Oh ! non ! C'est un jeune homme charmant, spirituel et du meilleur monde. Nos parents ont trouvé convenable de marier nos intérêts et nos personnes.

FLORESTINE. → et bien con !

Oh ! ce doit être bien bon d'épouser celui qu'on aime !

LÉONIE.

Avec quel air pensif me dis-tu cela ? Est-ce que tu aurais des peines de cœur ?

FLORESTINE.

Oh ! non, Madame !

LÉONIE.

Ta, ta, ta ! Cela veut dire que tu aimes quelqu'un et que ce quelqu'un ne t'aime pas.

FLORESTINE, *vivement.*

Lui, ne pas m'aimer ! Tout à l'heure, encore, il me le répétait.

LÉONIE.

Petite cachotière, je savais bien que je te ferais parler.

FLORESTINE.

Eh bien ! oui, il m'aime !... C'est mon voisin, le même toit nous sert de terrasse.

LÉONIE.

Mais tu écrivais quand je suis venue, voyons !

(*Elle passe à la table.*)

FLORESTINE.

Oh ! non, c'est... mon livre de dépenses.

LÉONIE.

Elles sont grosses tes dépenses, si j'en juge par la gran-

deur des lettres. (Lisant.) Amour ! (Parlé.) Drôle de marchandise !... (Lisant.) Aimer !... Adorer !... Je t'aime ! (Parlé et en riant.) Diable ! tu dépenses beaucoup, prends garde, prodigue ! tu vas te ruiner !

FLORESTINE.

Oh! madame, vous riez ! Vous me rendez confuse... J'en ai trop dit et pour couper court à ces confidences, je vais aller chercher cette dentelle chez ma pratique. C'est au premier, dans la maison.

LÉONIE.

Va ! Va ! Car tu es plus rouge que les charbons de ton fourneau !

ENSEMBLE :

Veuillez attendre } un instant
Va, je t'attends }
Je reviens } dans un moment
Et reviens }
De mon } professeur charmant
De ton }
Nous recauserons } longuement
Je recauserai. }

(Reprise.)

(Florestine sort par le fond.)

SCÈNE V

LÉONIE, puis FERNAND.

LÉONIE, seule.

Elle est heureuse, ici, à présent que l'amour y est entré par la fenêtre. (Ouvrant la fenêtre de gauche.) C'est sans doute par là qu'il vient... Sur ce toit rapide. Heureusement que l'amour à des ailes.

FERNAND, derrière la fenêtre de droite.

Fermée! essayons de passer par la fenêtre de Josué!

(Il disparaît.)

LÉONIE.

Hein ! on a parlé !... Non, personne !... C'est singulier,

depuis un mois que j'ai fait la promesse de devenir la femme de mon cousin Gaston, c'est à peine si je le vois, et cela, sous prétexte d'aller étudier la peinture. A quoi bon étudier? Ne va-t'il pas être riche ?

(Elle descend à droite.)

SCÈNE VI

FERNAND, LÉONIE.

FERNAND, entrant par la fenêtre de gauche.

Ah ! ma chère Florestine, vous fermez la fenêtre et vous...

LÉONIE.

Cette voix ! Ciel ! mon cousin !

FERNAND.

Léonie !... je suis pris !

(Il va pour sortir.)

LÉONIE, le ramenant.

Que venez-vous faire, ici, chez Florestine ?

FERNAND.

Moi, rien... j'étudiais ma peinture.

LÉONIE.

Sur les toits ?

FERNAND.

J'étais fatigué... Une promenade sur les tuiles, ça fait ouvrir les idées.

LÉONIE.

Il paraît que ça fait aussi ouvrir les fenêtres. Hé quoi, Gaston, au moment de devenir mon mari, vous me trompiez?...

FERNAND.

Ma cousine !... (A part.) Si je pouvais partir !

LÉONIE.

Je comprends maintenant votre froideur... Vous faisiez

votre cour à une autre femme, à ma blanchisseuse... Ah ! c'est mal !...

FERNAND.

Mais non... écoutez-moi... je vous dirai... vous comprendrez...

LÉONIE.

Parlez, Monsieur, expliquez-vous, justifiez-vous. Je ne demande pas mieux... Je vous écoute !

(Elle s'assied.)

FERNAND.

Ma cousine... ma cousine... j'étais là... j'attendais l'omnibus... on en était au numéro 17 et j'avais le 253... alors... (A part.) Ah ! ma foi, je reprends la correspondance pour les toits et je supprime les explications !

(Il sort.)

LÉONIE.

Mais, mon cousin, tout cela ne me dit pas... (Elle se retourne.) Parti ! Comment, il est parti ! (A la fenêtre.) Ah ! Gaston, vous me le payerez !

SCÈNE VII

LÉONIE, FLORESTINE, avec un carton.

FLORESTINE, entrant.

Voici la dentelle demandée... Regardez comme elle est belle... Eh bien ! vous ne l'examinez pas ?

LÉONIE, à la fenêtre.

Si fait, elle est d'un noir superbe !

FLORESTINE, à part.

Que fait-elle donc là ?... (Haut.) Mais non, elle est blanche !

LÉONIE.

Oui, oui, c'est vrai !

FLORESTINE.

Mais qu'avez-vous donc, Madame ?

LÉONIE, descendant.

Écoute, Florestine, je t'ai raconté que je devais épouser mon cousin. Hier encore, je me croyais aimée de lui, mais aujourd'hui, j'ai appris qu'il avait ébauché une intrigue d'amourette avec une autre femme.

FLORESTINE.

Comme cela a dû vous faire mal !

LÉONIE.

Juge-z-en ! Si l'on venait te révéler que l'homme que tu aimes va appartenir à une autre.

FLORESTINE.

Oh ! j'aurais bien du chagrin ! Mais, qu'avez-vous fait en découvrant cette trahison?

LÉONIE.

Je me suis rendue chez ma rivale, et je lui ai dit :

CHANT :

Ma pauvre enfant, je viens pour te sauver.
Obéissant à quelque fou caprice,
Un séducteur a su te captiver ;
Sois sa victime et jamais sa complice.
Il en est temps, malgré tous ses appas,
A cet amour... va que ton cœur renonce.

FLORESTINE.

Que répondit la pauvre fille?

LÉONIE.

Hélas !
La pauvre enfant ne me répondit pas ;
Car j'attends encor' sa réponse.
Comprends-tu ? j'attends sa réponse.

FLORESTINE.

Ah ! mon dieu ! je comprends !

LÉONIE.

Tout à l'heure, quand j'étais seule, mon cousin, mon futur, est venu ici pour te voir : il est entré par cette fenêtre.

(Elle indique la fenêtre de gauche.)

FLORESTINE.

Cette fenêtre ? Vous dites qu'il est entré...

LÉONIE.

Et ressorti par cette fenêtre...

FLORESTINE.

Mais alors ce n'est pas lui que vous avez vu. C'est M. Josué, un peintre.

LÉONIE.

Un peintre, c'est cela même.

FLORESTINE.

Ce n'est pas Fernand, c'est M. Josué.

LÉONIE.

Mon cousin se nomme Gaston Dumesnil. Je comprends, il a pris un faux nom, celui de Josué... Mais quel est donc ce Fernand.

FLORESTINE.

Mon véritable amoureux, un étudiant en droit. Il demeure là... (Elle montre la fenêtre de droite.) Les cheminées empêchent toute communication entre les deux côtés.

LÉONIE.

Ainsi, ce Josué, ce peintre, tu ne l'aimes pas?

FLORESTINE.

Je vous le jure !

LÉONIE.

Tu fais bien, c'est un mauvais sujet!

FLORESTINE.

Je ne le trouve pas joli... Décidément c'est un pas grand' chose !

LÉONIE.

Tu ne le recevras plus ?

FLORESTINE, passant.

Jamais! au grand jamais! Je lui retire mon estime et ma fenêtre.

LÉONIE.

Allons, j'en suis quitte pour la peur!

FLORESTINE.

Absolument comme moi!

LÉONIE.

Je prends ta dentelle; tantôt je t'en apporterai l'argent. (A part.) Allons aux informations!...

ENSEMBLE :

FLORESTINE.

Croyez-moi, dès ce moment,
Je vais agir prudemment
Et de mon appartement
Le renvoyer poliment. } *bsi.*

LÉONIE.

Va, crois-moi, dès ce moment
Il faut agir prudemment
Et de ton appartement
Éloigne-le poliment. } *bis.*

(Léonie sort.)

SCÈNE VIII

FLORESTINE, puis JOSUÉ.

FLORESTINE, seule.

Voyez-vous ça! monsieur Josué est un libertin, un trompeur!... Il est riche et feint d'être pauvre. On en apprend de belles tous les jours. Qu'il y revienne, et je vais drôlement le recevoir!

JOSUÉ, à la fenêtre de gauche.

Je gage qu'elle pense à moi, elle va bien m'accueillir ! (Haut.) Rebonjour, voisine !

FLORESTINE.

Ah ! c'est vous ? Vous arrivez à propos !

JOSUÉ, avec fatuité.

J'arrive toujours comme ça, auprès des femmes !

FLORESTINE.

Voisin, vous ne connaissez que la fenêtre. Eh bien ! je vais vous faire entrer en connaissance avec la porte.

JOSUÉ, joyeux.

La porte de votre chambre ?

FLORESTINE.

Non, non, la porte !

JOSUÉ.

Ah ! voisine, ne parlez pas politique ! Eh bien ! riez donc !...

FLORESTINE.

Avec vous ? n i ni, c'est fini !... (Le poussant.) A la porte !

JOSUÉ.

Vous me traitez comme Bou-Améma. Mais vous ne connaissez pas mon cœur ! Il est comme les melons, il y a le côté du soleil qui est bon et sucré et le côté de la couche... (Il est près du fourneau et se brûle.) Cristi ! qu'il fait chaud !... — et le côté de la couche qui est déplorable !

FLORESTINE.

Alors, gardez votre melon... je veux dire votre cœur. Car, je sais tout. Une personne qui sort d'ici m'a tout dévoilé. Je sais que vous appartenez à une grande famille. Votre cousine, madame de Marsac, raffole de vous. Elle

vous apporte 60,000 livres de rente. Votre père vous attend pour le mariage, filez !... Ah ! vous vous dites orphelin, et vous avez un père qui nage dans l'or !

JOSUÉ.

Vous croyez que mon père nage... Mais alors, je demande à plonger.

FLORESTINE.

Votre cousine m'a tout dit. Partez, on vous réclame...

JOSUÉ.

Ah ! bon ! j'y suis... Le voile qui couvrait ma naissance obscure va se lever, je vais me montrer à nu, au figuré. Ainsi, on l'a donc avoué, je suis riche ?

FLORESTINE.

Vous êtes riche !

JOSUÉ.

Je suis riche ! On viendrait m'annoncer que l'obélisque a pris un fiacre cette nuit et est parti pour Pantin, que je n'en serais pas plus surpris ! Ainsi, c'est donc bien vrai, j'ai un père, en chair et en os ?

FLORESTINE.

A moins qu'il ne soit en carton !

JOSUÉ.

Et ma cousine, madame de Vieux-Sac, m'adore ?

FLORESTINE.

Elle est folle de vous !

JOSUÉ.

Mais qu'est-ce que j'ai fait pour plaire aux femmes comme ça ? Et moi qui, ce matin, doutais encore. Je cours quai des Morfondus ! J'ai un père, tâchons de ne pas faire d'impair ! Et vous, chère Florestine, je ne vous oublierai pas. Savez-vous ce que vous serez ?... Vous serez la blanchisseuse de mes nobles faux-cols ! (Avec fatuité.) Au revoir, petite, au revoir !... Et maintenant, à l'hôtel des Quatre-Vents !...

(Il sort en lançant sous son bras son chapeau, qui va tomber contre le poêle.)

SCÈNE IX

FLORESTINE, puis FERNAND, puis LÉONIE.

FLORESTINE, seule.

Je crois que le pauvre garçon devient fou. Vraiment, semblait ignorer ce que je lui disais. Fiez-vous donc aux gens qui ont l'air simple !... Ce n'est pas Fernand qui me tromperait.

FERNAND, derrière la fenêtre de droite.

Elle est seule ! Ouvrez-moi, voisine !

FLORESTINE.

Que venez-vous faire ? Ce n'est pas l'heure de la leçon. D'ailleurs, je ne veux plus rien apprendre.

FERNAND.

Il faut cependant que vous sachiez que je vous aime à en perdre la tête !

FLORESTINE, ouvrant.

Il ne faut rien perdre, monsieur, surtout votre tête... elle me plaît ! Vous me voyez encore toute troublée. Est-ce que tout à l'heure, il ne m'était pas venu à l'idée que vous me trompiez, que vous alliez en épouser une autre !

FERNAND.

Florestine... qui a pu vous faire croire ?...

FLORESTINE.

Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

FERNAND.

Non... je vous jure...

FLORESTINE.

J'ai chassé bien vite ces affreuses idées. Tenez, pour me rassurer tout à fait, dites-moi encore que vous m'aimez.

DUO :

FERNAND.

Aimez-moi,
Du bonheur, c'est la loi !

FLORESTINE.

C'est la loi !

FERNAND.

De ma foi !

FLORESTINE.

De ma foi !

FERNAND.

Je vous fais don. Aimez-moi !

FLORESTINE.

Aimez-moi !

FERNAND.

Nous ne vivons que pour aimer ;
Les oiseaux aiment leurs compagnes...

FLORESTINE.

Les brebis aiment les montagnes,
Les fleurs aiment à parfumer,
La rosée aime la verdure...

FERNAND.

Et le printemps aime les feux du jour !
Aimons-nous ! Tout dans la nature
Ne nous parle-t-il pas d'amour ?

(Reprise.)

SCÈNE X

LES MÊMES, LÉONIE.

TRIO :

LÉONIE, *entrant.*

Vous me trompiez !

FLORESTINE.

Vous me trompiez !

ENSEMBLE.

Oui, toutes deux, vous nous trompiez !

LÉONIE.

De chez moi, vous vous échappiez.

ENSEMBLE.

Vous nous trompiez ! (*bis.*)

FERNAND.

Écoutez-moi donc, je vous jure...

FLORESTINE.

Vous vous faisiez un jeu de mon amour.

FERNAND.

Florestine, mon âme est pure.

LÉONIE.

Expliquez-vous et sans détour,
Qui de nous deux a votre amour

FERNAND.

Écoutez-moi, chère cousine...
Vous aussi, chère Florestine...

(A part.)

Vraiment ! je deviens fou, je crois,
C'est trop ! deux femmes à la fois !

FLORESTINE.

Vous êtes pris dans votre piège !

LÉONIE.

Vous êtes pris...

FERNAND.

C'est un vrai siège !
La citadelle, la voilà,
Oui, c'est mon cœur qui sautera !

(Reprise.)

LÉONIE, passant.

Mademoiselle Florestine, je vous présente mon cousin : M. Gaston Dumesnil !

FERNAND, suppliant.

Ma cousine !...

FLORESTINE.

Mais alors, monsieur, vous ne m'aimiez donc pas ? Vous me trompiez donc ?

(Elle remonte.)

FERNAND.

Florestine, si vous saviez...

LÉONIE.

Gaston, l'aimez-vous sérieusement ?

FERNAND.

Ma cousine... je ne sais si...

LÉONIE.

Elle vous aime ! Elle l'écrivait tout à l'heure. Je l'ai lu...

FERNAND.

Il serait vrai ? Elle m'aime !...

LÉONIE.

Au revoir, mon cousin, je vous attends ; vous reviendrez quand vous aurez oublié votre maîtresse !

FLORESTINE, descendant.

Moi, sa maîtresse !

LÉONIE.

Essayez donc de convaincre le monde qu'elle ne l'est pas !

FERNAND.

Vous avez raison, ma cousine, sa réputation a été compromise par moi.

LÉONIE.

Très compromise !

FERNAND, passant.

Eh bien, le monde saura qu'elle n'est pas ma maîtresse !

LÉONIE.

Que ferez-vous donc ?

FERNAND.

J'en ferai ma femme !

FLORESTINE.

Moi, votre femme ? Quel bonheur !

SCÈNE XI

LES MÊMES, JOSUÉ, en musicien de dentiste très cocasse.

JOSUÉ, une clarinette à la main.

Vite une chaise, un banc, un fauteuil ! Je demande qu'on me mette en état de siège ! (Il s'assied sur le fourneau.) Aïe ! je m'assieds sur le fourneau ! mais ce n'est pas de ce côté-là qu'on s'asphyxie !

FERNAND.

Que veut dire ce déguisement ?

FLORESTINE.

Vous avez l'air tout ahuri ! Qu'avez vous ?

JOSUÉ.

Je vous remercie bien de m'avoir envoyé à la découverte d'un papa. Je pénètre chez M. de Panoufki, quai des Morfondus, au septième, au-dessus de trois entresols. Je suis reçu par un grand escogriffe de valet qui avait deux pieds de plus que moi et deux mains... deux enseignes de gantier. Il me dit : Vous êtes le jeune homme en question? — Oui. — Eh bien ! habillez-vous ! Et il me fagote avec tout cela et il me confie cette clarinette. Ça me semblait cocasse, mais je me dis : C'est que mon papa est chef d'une fanfare étrangère. Tout d'un coup, l'escogriffe s'écrie : Attention! voilà M. de Schouberski ! Moi, tout naturellement, je m'élance à son tuyau, du moins à son cou, en criant : Baisez papa ! Baisez papa !

(Il va pour embrasser Florestine.)

FLORESTINE, riant.

Et votre père a répondu ?...

JOSUÉ.

« Qu'on lui inflige le plus terrible de tous les supplices. Qu'on lui donne à déchiffrer la partition de *Françoise de Rimini !* »

FERNAND.

C'est mal de la part d'un père !

JOSUÉ.

Lui, papa ? Allons donc ! Il en est incapable. Il a servi dans le sérail du sultan en qualité de...

FERNAND, l'interrompant.

Capitaine,... y a des dames !

JOSUÉ, reprenant.

En qualité d'arracheur de dents... Je reviens, chère Florestine, vous offrir ma main escortée de mon cœur et de ma clarinette.

FLORESTINE.

Ça tombe bien !

JOSUÉ.

Vous m'acceptez ?

FLORESTINE.

Oui, comme témoin !

JOSUÉ.

Vous vous battez en duel ?

FLORESTINE, passant.

Nous nous marions.

JOSUÉ.

Ensemble ? Ah ! mes jambes s'en vont, elles qui ne m'avaient jamais quitté ! (Il s'assied sur sa clarinette qu'il avait posée à terre. Le trombone, à l'orchestre, faire une note grave.) Eh bien, je vais vous vexer. (A Léonie.) C'est à madame de Gros-Sac, que j'ai l'honneur de parler ? Eh bien, madame, je vous offre ma main, quoique je ne vous connaisse pas !

(Il retire un de ses gants blancs, il en a un noir dessous.)

LÉONIE.

Vraiment ! Eh bien, moi, je la refuse, parce que je vous connais trop.

JOSUÉ.

Vrai ! sans façon ? Ne vous gênez pas avec moi !

LÉONIE, passant au milieu.

Ma foi, j'aurais grand tort de me remarier. Je suis veuve, c'est une satisfaction que l'on n'a pas toujours deux fois dans la vie.

JOSUÉ.

Eh bien, moi, je ferai comme mon oncle, je resterai demoiselle !

COUPLET FINAL.

FLORESTINE.

De dévouements très louables
Tous deux font preuve aujourd'hui.
Serez-vous moins charitables
En refusant votre appui.
Maintenant, je suis heureuse,
Quoique pauvre repasseuse,
N'ayant ni souci ni chagrin
Je vous répète mon refrain :
Repassez, repassez demain
Applaudissez-nous ce soir et demain.
Repassez, repassez demain
Dites-vous toujours : repassons demain ! } Rep. Ens.

FIN

Paris. — Imp. Paul Dupont, rue Jean-Jacques-Rousseau, 41. (Cl.) 341.7.82.

LES FOLIES NOUVELLES

COLLECTION DE DUOS COMIQUES, OPÉRETTES, SAYNÈTES, ETC.

POUR THÉATRES, CAFÉS-CONCERTS, SOCIÉTÉS THÉATRALES ET CHANTANTES

PARTITIONS PIANO ET CHANT A PRIX NET

POUR HOMME ET FEMME

De Vos (*C.*)	**Billets doux (les)**, duo comique	1 70
Coppini	**Brunet et Brunette**, duo	2 »
Id.	**Clochettes (les)**, pour soprano et ténor, duo.	2 50
De Vos (*C.*)	**C'est la fille à Jean Fisslou**, duo comique	1 »
Robillard (*V.*)	**Frisette et Briochet**, duo comique	» 85
De Vos (*C.*)	**Héloïse et Gargaillou**, duo comique	1 »
Lassimonne	**Mossieu Mohican et Mlle Ziziquand**, duo	» 85
Vergeron	**Risette et Galochard**, duo comique	1 70
Coppini	**Rose et Thomas**, duo comique	1 »
Robillard	**Triquette et Pacot**, duo comique	1 80
Id.	**Tyrolienne des Perruques (la)**, Adieu, mein lieber chass, duo bouffe	1 »
Guérin	**Suzette et Jean Picou**, duo	» 85
Lassimonne	**Amour d'un serpent (l')**, duo bouffe	1 50
Id.	**Chevalier de Piquenet (le)**, Histoire du bon vieux temps, duo	1 50
Villebichot (*A. de*)	**Diva Lucrezia (la)**, duo bouffe	4 50
Blangy	**Paysans de Normandie (les)** saynète	4 50
Lassimonne	**Qui casse les verres les paye** saynète	1 50
Pilati (*A.*)	**Royal-Cravate (le)**, saynète bouffe	4 50
Id.	**Simbad le Marin**, saynète	4 50
Lassimonne	**S. P.**, saynète bouffe	1 50
Villebichot (*A. de*)	**Une femme modèle**, saynète	4 50
Michiels (*G.*)	**Les Tyroliens de Contrebande**, saynète	4 50
Ch. Domergue	**Un coup de canif**, saynète	4 50
F. Chassaigne	**A l'Américaine**, opérette	4 50

POUR DEUX HOMMES

Luçon	**Chauvin et Dumanet**, duo comique	1 »
Lhuillier (*Ed.*)	**Deux Grands Pêcheurs**, duo comique	» 85
Jouffroy	**Amour (l') et la Cuisine**, duo comique	1 70
Lassimonne	**Une Paire de Plumets**, duo comique	1 »
Id.	**Une Cascade dans le désert**, saynète	1 »
Georges Rose	**Jument à marier**, saynète	3 »

POUR UN HOMME ET TROIS FEMMES

Marius Boullard	**Nédel**, opérette	4 »

POUR DEUX HOMMES ET UNE FEMME

Villemer	**Monsieur mon domestique**, vaudeville	» 50

POUR DEUX HOMMES ET DEUX FEMMES

Clairville et *Busnach.*	**Charbonnier est maître chez lui**, opérette-vaudeville	5 »

POUR TROIS HOMMES ET DEUX FEMMES

Charles Lecocq	**Le Cabaret de Ramponneau**, opérette	5 »

Paris.-Imp. PAUL DUPONT. (Cl.) 710 *bis*, 5-78.